

## L'ÉVOLUTION DU THÉÂTRE ANNAMITE

La « population française cultivée » avait été spécialement conviée l'autre samedi (18 Mai) par la Société *Uân-Hoa* à venir faire connaissance du « théâtre indigène moderne au point le plus récent de son évolution »

Cette évolution n'a pas, que je sache, été conseillée ni guidée par des Français. Sa spontanéité est donc tout à la louange de notre influence puisque, manifestement, les promoteurs du mouvement tendent à l'imitation de la comédie européenne, en ce qu'elle a de logique et de sobre au double point de vue de la construction et de l'interprétation.

Et c'est avec cette conviction que la Société *Uân-Hoa* a placé ses essais sur le plan du théâtre « à l'européenne », qui nous autorise à porter sur eux un jugement d'après la commune mesure qui vaut pour les productions de l'art dramatique occidental.

Il serait sans doute excessif de découvrir en M. Nguyễn-huu-Kim, l'auteur des deux pièces annamites modernes représentées au Théâtre municipal, un écrivain dramatique de grande lignée. La pièce de résistance, *Ami et femme*, relève en effet uniquement des procédés minutieux du théâtre veriste qui sont à l'art dramatique véritable ce que la photographie est à la peinture. M. Nguyễn-huu-Kim nous a présenté de simples tranches de vie indigène, et, sans s'arrêter à rechercher si cet auteur ne serait pas capable un jour de justifier une ambition plus haute, il faut reconnaître que le spectacle de samedi, malgré la banalité des scènes et sans doute aussi à cause de cette banalité, a présenté constamment le plus vif intérêt. Si vraiment M. Nguyễn-huu-Kim a entendu photographier certains aspects douloureux et comiques de la vie annamite bourgeoise contemporaine, on ne peut qu'admirer la perfection des épreuves qu'il a obtenues. Et nous avons eu, tout au long de la soirée, l'impression de surprendre in-

discrètement l'intimité de la famille indigène. Cette impression, les spectateurs annamites nous ont semblé l'éprouver aussi dans une certaine mesure, ce qui n'étonnera pas si l'on sait que la pièce *Ami et femme* met à la scène un drame de famille qui a réellement défrayé la chronique criminelle de Hanoi il a cinq ou six ans.

Quant à la pièce courte par quoi se terminait la soirée, *Un homme de trop*, c'est une pochade infiniment amusante par l'idée et par le dialogue, mais elle est sans intérêt du point de vue de l'art dramatique.

À mon avis, l'essai de samedi ne signifie donc pas que l'on aurait découvert à Hanoi, chez les Annamites, un nouveau et riche filon propre à alimenter la littérature dramatique universelle. M. Nguyễn-huu-Kim et ses amis ont encore à prouver qu'il peut se trouver parmi eux l'équivalent d'un Ibsen, d'un Hauptmann, d'un Tchekov, d'un Pirandello ou d'un Shaw, — et c'est à dessein que je ne cite pas les Français qui depuis cinquante années ont apporté au théâtre une contribution personnelle. Que du moins la grande sympathie avec laquelle l'essai si curieux des novateurs annamites a été accueilli par la colonie française leur soit un gage de la haute satisfaction avec laquelle on verrait l'un d'eux écrire une œuvre véritablement originale, une œuvre d'imagination poétique ou même d'invention réaliste qui révélerait une personnalité et des facultés créatrices sans lesquelles il ne saurait être question d'un apport à la littérature dramatique. Passons maintenant à la présentation matérielle et à l'interprétation. Ne parlons pas du décor. Le jour où le succès d'un ouvrage auprès de la population indigène serait assez marqué pour que la pièce fut assurée de fournir une longue série de représentations, rien n'empêcherait, tout comme à Paris, de faire construire et brosser des décors spéciaux à cette pièce et pouvant,

mieux que les Louis XV et Empire dont faute d'autre chose on a dû se contenter l'autre jour, créer l'atmosphère locale indispensable. Sous le rapport de la représentation matérielle, la difficulté ne provient le plus souvent que du manque de ressources financières.

Mais l'interprétation? C'est elle qui samedi a paru le plus agréablement surprendre ceux de nos concitoyens qui ne connaissent encore — et le plus fréquemment si mal — que le théâtre annamite bruyant et ampoulé de la tradition ou les nouveautés plus acceptables du genre *Cai-luong*.

Notons d'abord qu'aucun des interprètes des deux pièces jouées samedi n'appartient au milieu des acteurs professionnels. Ce sont pour la plupart des secrétaires d'administration et des employés de commerce dont plusieurs n'avaient jamais paru en public. Les deux femmes elles-mêmes n'étaient pas des actrices, mais, comme on ne pourrait encore décider les dames de la bonne société annamite à monter sur les planches, on avait eu recours à des chanteuses de profession moins embarrassées de préjugés. Ces deux femmes ont joué leur rôle avec une sûreté, une adresse et surtout une intelligence hors de pair. *La qualité maîtresse de toute l'interprétation était du reste l'intelligence.* Au surplus, tous les Annamites intelligents — c'est-à-dire la majorité des Annamites — sont des acteurs nés. On pourrait dire qu'ils apportent sur le théâtre la simplicité naturelle qu'ils ont chez eux s'il n'était aussi vrai de prétendre que, même dans son privé, l'Annamite pose toujours pour la galerie et manque par conséquent de simplicité réelle.

Bref, avec les comédiens annamites amateurs — les seuls qui nous intéressent en ce moment — on ne sent jamais l'effort et le procédé; ils tiennent la scène avec une aisance incomparable. Mais à vaincre sans péril on triomphe sans gloire et l'acteur annamite moderne a sur son confrère européen un avantage considérable. La loi morale du pays, en dépit de la transformation des mœurs, veut encore que l'on n'extériorise pas ses émotions au moins dans les milieux de bonne compagnie. C'est pour cela que dans *Ami et femme* le héros principal ap-

prend sans trouble apparent son infortune conjugale. Quand il revoit sa femme après la tentative d'empoisonnement à laquelle elle s'est livrée sur lui, il la querelle pour un motif d'ordre secondaire, mais, bien que le ton de la discussion s'éleve, le mari ne se laisse pas aller dans la colère à crier qu'il sait tout. Même au dernier acte, quand il sort de sa cachette pour confondre sa femme et l'amant de celle-ci, il conserve, malgré le poignard dont il est armé et dont il ne se servira pas, une absolue maîtrise de soi.

Quant aux amants criminels, durant toute une longue scène au cours de laquelle l'époux outragé et deux de ses amis leur administrent une copieuse leçon morale, ils ne savent que cacher leur visage et observer l'immobilité. Lorsque l'émotion la terrasse, sans une réaction extérieure, la femme infidèle ne sait que tomber à terre comme un paquet.

L'amant se porte à son aide mais son élan est tout mécanique, de même que lorsque l'enfant se jette sur le corps étendu de sa mère, la servante intervient rapidement afin de couper court à l'attendrissement que pourrait faire naître cet incident. Je crois bien ne pas me tromper en affirmant que cette sécheresse extérieure des personnages est voulue par les lois de la bienséance et que c'est une pudeur asiatique spéciale qui commande ces attitudes de trompeuse impassibilité.

Quoiqu'il en soit, il suffit au spectateur français d'imaginer ce que feraient, de telles scènes pathétiques, des acteurs européens de talent moyen, pour comprendre que l'escamotage de ces scènes au regard de notre conception du théâtre ne laisse au comédien annamite aucune difficulté réelle à surmonter.

L'art véritable du comédien consiste en effet à sortir du ton de la conversation courante pour feindre les sentiments passionnés et violents d'un personnage imaginaire. Et cela l'acteur annamite moderne ne s'en soucie pas. Si une émotion doit se dégager du spectacle, émotion qui laissera un enseignement moral dans l'esprit de l'auditeur, elle proviendra de l'autorité de l'écrivain et de la force de conviction qu'il aura fait passer dans son dialogue; elle ne participera en rien de l'art personnel ou du métier habile des acteurs donnant l'illusion de

la souffrance, de la pitié, du repentir ou du désespoir. Ce sera une émotion d'ordre littéraire, pas d'ordre sentimental et physique. Cela peut avoir sa justification et se parer d'une certaine grandeur. Mais cela n'annonce pas l'apparition prochaine au théâtre annamite de ces grands et savants acteurs dont l'art puissant ou subtil fait si souvent illusion sur la valeur intrinsèque des ouvrages qu'ils présentent au public.

En revanche, les comédiens annamites qui ont à interpréter des personnages comiques ont le champ libre. J'ai tout particulièrement goûté l'acteur qui jouait, au second acte d'*Ami et femme*, le rôle d'un inspecteur français de la Sûreté. Sa composition valait en tous points celles si savoureuses de notre concitoyen Georges Beau lorsqu'il imite Monsieur le Secrétaire, Ong-Bêp ou l'agent de police indigène. Nous avons vu cent fois ce type d'Européen agité, impatient, verveux, la main leste, posant de multiples questions et n'attendant pas les réponses, croyant savoir la langue et prononçant une suite de mots sans se préoccuper des accents toniques, ne comprenant rien aux réponses qui lui sont faites, et s'interrompant à chaque phrase pour demander à l'interprète ahuri : « Qu'est-ce qu'il dit, voyons, qu'est-ce qu'il dit ? » La malicieuse caricature voulue par l'auteur a été supérieurement réalisée par le comédien et ses divers partenaires lui ont donné la réplique avec un naturel exquis.

La seconde pièce, *Un homme de trop*, met en scène un étudiant retour de France et qui affecte de mêler beaucoup de mots français à son discours annamite. Il a rapporté aussi, avec la phobie des microbes, une insupportable prétention à chambarder la vie familiale pour la conformer systématiquement aux pratiques européennes. La pièce est donc une excellente satire des ravages que peut produire la transplantation dans le cerveau d'un cancre dénué d'esprit critique. Aussi est-ce avec stupeur que nous avons vu l'auteur retrancher à la représentation un ensemble de traits

tout à fait réjouissants visant les cheveux courts des femmes, la manie de la danse, les souliers à haut talon et les chapeaux cloche. L'on m'a dit que sans doute l'auteur avait craint de froisser, parmi les spectateurs français, la partie féminine de l'assemblée. Crainte chimérique et bien regrettable de M. Ng-huu-Kim. Nous n'avons pas attendu l'évolution du théâtre annamite pour railler nous mêmes toutes les exagérations de la mode, et la mode aussi, qui est ridicule du fait qu'elle est « la mode ». Qui donc vraiment aurait pu se fâcher de ce que, dans sa pièce comique, M. Nguyễn-huu-Kim a ridiculisé un étudiant retour de France qui veut imposer à sa femme annamite restée au pays les cheveux courts, le chapeau cloche, les souliers haut perchés et l'apprentissage du charleston ?

Si les auteurs annamites n'avaient pas licence de telles audaces, il vaudrait mieux leur interdire une fois pour toutes de faire la moindre allusion à quoi que ce fut qui rappelât la France et les Français. Au surplus le scrupule excessif qui nous a privés d'une scène amusante ne paraît avoir été nourri que par l'auteur lui-même, puisque la pièce avait déjà été représentée sans ces fâcheuses coupures avec l'autorisation de la censure officielle.

En résumé, cette représentation a été l'occasion d'une excellente prise de contact entre le théâtre annamite nouveau et le spectateur européen. Elle laisse espérer que les Français pourront désormais passer des soirées entières au théâtre annamite sans s'y ennuyer et même en y prenant plaisir.

Formulons l'espoir que le grand succès qui a accueilli les deux pièces de M. Nguyễn-huu-Kim lui suscitera des mules et qu'à la faveur d'une saine rivalité, nous verrons éclore un jour des œuvres dramatiques annamites d'un intérêt réel, capables de plaire au delà des frontières indo-chinoises et dignes d'être traduites en vue de la représentation en Europe.

CLAUDE BOURRIN

(L'avenir du Tonkin)

## LA FORMATION INTELLECTUELLE

Entre les innombrables problèmes que pose le temps présent avec sa manie de tout démolir pour reconstruire une œuvre soi-disant parfaite, celui de l'éducation est l'un des plus graves. A vrai dire, il y a bien des problèmes de l'éducation : école unique, école mixte, éducation sexuelle, etc., etc. J'aurai sans doute l'occasion d'y revenir. Mais aujourd'hui, pour ne pas être entraîné à écrire tout en volume, je me bornerai à envisager la question la plus générale, celle de la formation intellectuelle.

Tout d'abord, quand on veut aboutir quelque part, il faut commencer par se fixer un but. Quel but se proposera-t-on ici dans cette période de l'enfance qui précède la vie ? Est-ce de fabriquer précisément des savants, des ingénieurs, des commerçants, des industriels ? Est-ce de préparer à telle ou telle carrière dans les conditions très différentes de tempérament, de capacité, de milieu, de précédents, de relations qui se présentent pour chacun ? S'il en était ainsi, il faudrait presque autant d'éducatrices que de personnes. Encore se heurterait-on à la difficulté de déterminer très tôt quelle sera la carrière d'un écolier. Il ne s'agit pas de peu de chose quand on prétend décider à 10 ou 12 ans l'orientation de toute une vie. Pour quelques vocations précoces et tenaces, combien ne voit-on pas de garçons qui voulaient être conducteurs d'autobus, explorateurs, marins, papes ou gendarmes, et deviennent paisiblement chefs de bureau ! Mais la tendance moderne est au contraire, de plus en plus, de confectionner les élèves en série, de fournir une éducation commune à tous comme un chauffage central. On devrait être ainsi logiquement conduit à spécialiser de bonne heure par très larges catégories et, dans chacune, à poursuivre d'abord un but très général en visant avant

tout à former « des hommes », aptes à se tirer d'affaire dans la vie, comme c'était en somme la tendance autrefois. On n'a pas besoin des mêmes connaissances pour diriger un magasin de chaussures, faire des analyses chimiques, plaider les divorces, conduire une négociation diplomatique : mais on peut utiliser dans tous les cas les mêmes qualités d'ordre, de méthode, de continuité, d'énergie.

A vrai dire, dans la pratique, à peu près personne ne paraît se poser la question ainsi. Elèves, parents et maîtres semblent généralement d'accord pour envisager plus simplement des filières d'examens qui sont devenues l'institution solide et, en quelque sorte, l'armature de notre démocratie. Il s'agit pour l'enfant, non d'acquiescer un réel mérite, mais de suivre telle ou telle file, canalisée entre des barrières rigides et dirigée vers une porte étroite où il se propose uniquement de passer avant ses voisins, sans se demander d'ailleurs en aucune façon quel profit il pourra tirer de ce long et dur cheminement. C'est ainsi que le baccalauréat d'abord, puis les examens de l'Ecole Polytechnique ou des écoles parallèles se substituent en fait au désir trop ambitieux et trop vaste que j'exprimais plus haut. Encore est-il que, dans bien des professions, on n'a aucun avantage à être bachelier et que, malgré le grand nombre des ingénieurs, il subsiste d'autres professions utiles. On a cru remédier à ce défaut par une série de « réformes » qui n'ont satisfait personne et l'on continue à se débattre au milieu des décombres du passé, parmi des ébauches de fondations et de murs, où s'esquissent des simulacres incohérents de portes et de fenêtres. Aujourd'hui, quand on a l'occasion de manier des jeunes gens sortant du lycée, on est obligé de faire cette constatation fâcheuse que, pour la plupart, ils ne savent rien. Entendons-nous ! Ils sont souvent en

état de passer un examen très difficile et d'apparaître, pendant quelques heures, dans le cadre du programme, de petits Pic de la Mirandole. Mais que l'examinaieur ne commette pas l'imprudencce de faire appel à des connaissances très élémentaires, étrangères à la série d'examens en cours, il provoquerait les réponses les plus ahurissantes ! Et qu'il ne demande pas non plus au candidat triomphant de rédiger le plus simple rapport, d'exposer avec clarté une affaire, d'écrire dans un français à peu près correct !... Pourquoi donc ces lacunes ? Les jeunes gens actuels ne sont ni moins intelligents ni moins zélés que leurs aînés. Mais ils sont les victimes d'un système vicieux qui leur a été imposé.

Il faut, en effet, se rendre compte que, chaque jour, le trésor des connaissances humaines grossit avec une prodigieuse rapidité. Je ne parle pas seulement des sciences, pour lesquelles des recueils en toutes langues enregistrent chaque jour des découvertes, mais de l'histoire qui s'ajoute à l'histoire, dans le passé mieux connu comme dans le présent, de la géographie qui s'étend à des parties du monde autrefois commodément appelées « terra incognita », des littératures qui accumulent les œuvres nouvelles, des discussions économiques et sociales qui demandent leur place. La prétention d'ingurgiter aux enfants, un extrait, même très condensé, de connaissances encyclopédiques, devient de plus en plus irréalisable. Que l'on se reporte par la pensée au temps de Diderot et de Voltaire et que l'on se représente la place minuscule occupée dans notre instruction par ce qui pouvait constituer tout le bagage intellectuel de ce temps-là ! Point n'est besoin d'aller si loin. Que l'on retourne seulement de cinquante ans en arrière ! Or, devant cette tâche chaque jour croissante, qu'a-t-on fait ? On n'a rien réduit ; on a tout accru, en cherchant seulement à se décharger de plus en plus sur un enseignement antérieur. Ce système se pour-

suit d'école en école. L'école d'application renvoie des notions qui devraient lui appartenir au programme de l'école Polytechnique ; celle-ci, devant la marée montante, se retourne vers les mathématiques spéciales, qui pèsent à leur tour sur les classes antérieures et agissent ainsi sur ceux-là mêmes qui ne prétendent jamais être polytechniciens, normaux ou centraux.

Tout au moins aurait-il fallu, pour apprendre davantage, apprendre plus longtemps et retarder les limites d'âge de toutes les écoles. Mais la vie est là qui presse. Il y a le pain à gagner : nécessité de plus en plus urgente à mesure que l'éducation supérieure se propage dans les milieux pauvres. Quelle indignation si l'on proposait de reculer l'entrée dans la vie lucrative ! Sous la pression générale on l'avancerait plutôt. Un Racine continuait son éducation à 25 ans ; on prétend en avoir fini au plus tard à 18 ou 20. Si encore on travaillait autant qu'autrefois pendant ces quelques années ! Mais on a allongé les vacances et multiplié les congés. L'absorption de connaissances théoriquement infinies doit se faire sans loisir, sans réflexion possible, dans la fièvre. Quand on élabore un programme, chaque spécialiste plaide pour l'importance capitale du sujet qu'il traite et propose d'accroître. Quand il s'agit de déterminer les temps d'étude, tout le monde est implicitement d'accord pour réduire. Vouloir concilier les deux choses, c'est prétendre résoudre la quadrature du cercle.

Pour parler d'une science qui m'est familière, je serais le premier à désirer qu'un jeune homme eût au moins un aperçu de ce que fut l'histoire de la terre, de ce que renferment ses champs, de la manière dont on exploite le charbon ou le fer. On a introduit la géologie dans les programmes. Pratiquement, neuf élèves sur dix n'en savent pas le premier mot. Le temps qu'ils y ont consacré a été radicalement perdu.

On devrait, à mon humble avis, pratiquer des coupes sombres dans des programmes surchargés, où l'on manque d'air et de lumière, où les arbres cachent la forêt. En fait de connaissances précises, ne suffirait-il pas à la très grande majorité des élèves d'apprendre et, si possible, de retenir le peu que savent, en définitive, les hommes instruits, non spécialisés ni professeurs, au sortir d'examens trop ambitieux ? A quoi bon y ajouter des détails infinis oubliés au bout de huit jours et que bien des examinateurs seraient fort embarrassés de dire si on les interrogeait en dehors de leur partie ? Prétendre, dans une classe commune à de nombreux élèves, obtenir des encyclopédistes ou des techniciens experts est une erreur que l'on retrouve même dans les écoles supérieures. La science doit être simplifiée sans amour-propre déplacé du maître. Le pire défaut d'un enseignement qui ne prépare pas des agrégés ou des docteurs en Sorbonne est de s'acharner à paraître trop savant ou trop au courant des nouveautés. Quant à la technique d'un métier, d'une profession ou même d'une science, elle ne s'apprend que par pratique spécialisée et s'apprend alors très vite si l'on a été préalablement dressé, non pas à savoir des formules ou des tours de main, mais à savoir apprendre.

Si l'on élaguait ainsi une érudition stérile, il resterait du temps pour réaliser l'objet principal d'une instruction, qui est de fournir à l'esprit une discipline, une méthode, l'art d'aborder un sujet, d'entreprendre, de diriger et de poursuivre jusqu'au bout un travail, d'en exposer clairement et nettement les résultats. Les années d'apprentissage scolaire doivent être des années de gymnastique intellectuelle. Sans aller jusqu'à l'exagération anglaise, on peut estimer qu'il faut d'abord apprendre jeune ce que cherche avant tout un élève d'Oxford : savoir se conduire dans la vie ; non pas seulement se conduire dans un commerce, dans une affaire

ou dans une expédition, mais aussi se conduire dans une entreprise intellectuelle.

Cette gymnastique, on la pratiquait autrefois presque exclusivement par la manipulation approfondie des langues classiques. Ainsi envisagé, l'exercice du discours français ou latin n'était pas si sot qu'on semble le croire. Depuis que la pratique du latin et même du français s'est anémiée, il ne reste plus, à vrai dire, pour enseigner la rigueur logique et la précision, pour développer l'esprit d'invention, l'imagination, pour apprendre à localiser un sujet, à en éliminer l'inutile et à en épuiser le suc, que les mathématiques. Les hautes mathématiques ont du bon puisque les polytechniciens ou les normaliens, sélectionnés par elles, réussissent souvent dans les carrières les plus imprévues et les plus diverses. Mais il n'est peut-être pas nécessaire pour cela de porter les théories mathématiques au degré de raffinement et de subtilité qu'exige la mode. Les questions étudiées en mathématiques élémentaires sont aussi instructives que le calcul intégral. On pourrait donc avantageusement simplifier l'enseignement polytechnicien : ce qui se répercuterait de proche en proche jusqu'aux classes primaires.

Quant à considérer les théories de l'analyse algébrique comme un but et non comme un moyen, c'est presque égale à celle de croire que l'on étudiait jadis la rhétorique pour faire bien parler Sénèque adressant des remontrances à Néron ou Saint-Bernard prêchant la seconde croisade à Vézelay. Sur une promotion de 200 polytechniciens il n'y en a probablement pas dix, en dehors de ceux qui suivent une carrière d'enseignement, amenés à utiliser dans la suite autre chose que des mathématiques très simples et les professeurs n'ont pourtant par pour seul but, comme on le croirait parfois, de former indéfiniment d'autres professeurs !

L. DE LAUNAY  
de l'Académie des Sciences